

Le don des larmes

François Leroux

Volume 6, numéro 1, automne 1995

Annie Leclerc, philosophe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800996ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800996ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, F. (1995). Le don des larmes. *Horizons philosophiques*, 6(1), 101–121.
<https://doi.org/10.7202/800996ar>

LE DON DES LARMES

Vayehi erev, vayehi boker -allons, frères juifs : chaque épisode raconté représente mille épisodes, chaque nom évoqué symbolise mille noms. Allons, dites-vous bien que l'histoire que vous répétez après nous, avec nous, est trop vaste pour être incluse dans un seul livre. Même si tous les livres du monde essayaient de la raconter, ils n'y parviendraient pas. Apprenez, frères juifs, qu'il existe des tragédies plus profondes que les océans.

Vayehi erev, vayehi boker -fermons les yeux, frères juifs. Regardons le ciel dont les flammes nous déchirent et nous éclairent. Cela fait mal de les regarder? cela fait mal de nous souvenir? Il s'agit d'une écorchure, c'est tout. Nous ne pourrons jamais nous rappeler tous les jours de la destruction. Seulement un fragment. Une heure. Une aube sanglante. Un gémissement au crépuscule. Un cri de détresse. Un silence de vieillard. Que cela nous suffise.

Vayehi erev, vayehi boker -un jour, une nuit. Une communauté, une famille. Un enfant. Une mère. Tombés enlacés. Un garçon et sa fiancée unis par un amour déchiqueté. Un cadavre, encore un, encore un. Ne pleurons pas, frères juifs. Ne pleurons surtout pas. Ce serait trop facile. Écoutons leurs larmes qui coulent en nous sans bruit, sans le moindre bruit, écoutons.

(Elie Wiesel, *Silences et mémoire d'hommes*)

1- LA MÉMOIRE ET LA PROMESSE

Les réflexions essentielles sur le nihilisme sont rares. Il n'y a pas à s'en surprendre. Nietzsche, qui a donné forme à ce questionnement décisif, nous avait prévenus : on ne se penche pas sans risques sur «la logique, pensée jusqu'à son terme, de nos valeurs et de nos ambitions les plus grandes»; on n'interroge pas sans précautions l'immense bouleversement affectant toute une civilisation qui «se meut déjà depuis longtemps sous la tension torturante qui croît de décade en décade, comme pour finir en catastrophe : inquiète, violente, précipitée: comme un courant qui veut *en finir*, qui ne réfléchit plus, qui craint de réfléchir¹»; on n'affronte pas, simplement, l'événement de la mort de Dieu, de sa disparition aux mains de ceux qui ignorent toujours - mais le peuvent-ils encore? — le geste qu'ils ont posé²; on n'envisage pas la non-valeur des valeurs et le mensonge de la morale ayant longtemps prévalu, sans devoir s'avancer vers des régions interdites jusqu'ici à la pensée, ni éprouver la souffrance de pertes irrémédiables. Le nihilisme est le nom du mouvement tragique de notre histoire : et pour en parler, c'est une langue apocalyptique que le philosophe avait jugé nécessaire d'adopter³. Au regard des désastres qui ont marqué notre siècle, elle a certes des accents prophétiques, mais cela importe peut-être moins que sa valeur de mise en

1. F. Nietzsche, *Le nihilisme européen*, Paris, U.G.E., coll. «10/18», 1976, p.165-166.

2. Voir évidemment ici le célèbre paragraphe 125 du *Gai Savoir* de Nietzsche intitulé *L'Insensé*.

3. «*Inversion de toutes les valeurs* : c'est ma formule pour désigner un acte de suprême retour sur soi-même de l'humanité, acte qui en moi s'est fait chair et génie.(...) Je suis le messager de *bonne nouvelle* comme il n'en fut jamais, je connais des tâches si hautes que la notion même n'en existait pas avant moi. Ce n'est qu'à partir de moi qu'il est à nouveau des espérances. Avec tout cela, je suis aussi, nécessairement, l'homme de la fatalité. Car lorsque la vérité engagera la lutte contre le mensonge millénaire, nous connaîtrons des ébranlements, des convulsions séismiques, des bouleversements tectoniques tels que nous n'en avons jamais rêvé, et qui déplaceront montagnes et vallées... L'idée de politique se sera alors résorbée en une guerre des esprits, toutes les formes de pouvoir de l'ancienne société se seront volatilisées - car toutes reposent sur le mensonge : il y aura des guerres comme il n'y en a jamais eu sur terre. Ce n'est qu'à partir de moi qu'il y aura sur terre une *grande* politique». (Nietzsche, *Ecce Homo*, Paris, Gallimard, 1974, p. 333-334)

garde : le nihilisme désigne une crise qui nous affronte à des vérités intolérables.

Répondant à l'enquête d'une revue polonaise : «Quelle est, selon vous, l'influence que la guerre a exercée, après 1945, sur la littérature»? Maurice Blanchot écrivait :

...dans la crise qui ne cesse de s'approfondir et que porte aussi la littérature selon son mode, la guerre est toujours présente et, d'une certaine manière se poursuit. Ce qui revient encore à dire : la guerre (la deuxième guerre mondiale) n'a pas été seulement la guerre, un événement historique comme les autres, circonscrit et limité avec ses causes, ses péripéties et ses résultats. Elle a été un *absolu*. Cet absolu est nommé, lorsqu'on prononce les noms d'Auschwitz, Varsovie (le ghetto et la lutte pour la libération de la ville), Treblinka, Dachau, Büchenwald, Neuengamme, Oranienburg, Belsen, Mauthausen, Ravensbrück et tant d'autres. Ce qui s'est passé là, l'holocauste des Juifs, le génocide contre la Pologne et la formation d'un univers concentrationnaire, est, qu'on en parle ou qu'on n'en parle pas, le fond de la mémoire dans laquelle, désormais, chacun de nous, le plus jeune comme le plus mûr, apprend à se souvenir et à oublier.(...) De là vient aussi que les livres, issus de cette expérience dont les camps furent le lieu à jamais sans lieu, aient gardé leur sombre rayonnement: non pas lus et consommés à la façon des autres livres, fussent-ils importants, mais présents comme des signaux nocturnes, des avertissements silencieux. Je n'en citerai qu'un, pour moi le plus simple, le plus pur et le plus proche de cet absolu dont il nous fait souvenir : *L'Espèce humaine* de Robert Antelme⁴.

Le livre d'Annie Leclerc, *Exercices de mémoire*, à la différence de celui d'Antelme, n'est pas le produit de l'expérience des camps : mais ramenée aux souvenirs de cette guerre qui nous ébranle toujours et marqua son enfance, elle y assume l'exigence de nommer à son tour cet absolu dont parle Blanchot. Je reconnais dans l'écriture d'Annie Leclerc cette singulière tonalité d'avertissement silencieux, cette propriété d'agir comme repère dans cette Nuit où nous pensons et où nous agissons. C'est que

4. «Guerre et littérature» in *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971, p. 128-129.

le temps où nous sommes, comme l'écrit encore l'auteur de «Guerre et littérature», constitue le moment d'une «crise fondamentale, changement d'époque que nous ne savons pas encore mesurer, faute d'un langage». Je ne connais d'autres visées parmi les plus importantes, «aujourd'hui», pour qui fait œuvre de philosopher, que de tenter d'approcher l'absolu du désastre qu'indexe à sa façon le terme de «nihilisme» et de se risquer à dire, en assumant la défaillance de notre langage, ce qui se joue en cette crise.

Annie Leclerc propose de traverser cette épreuve en l'associant au travail de la mémoire. Le temps du souvenir ramène alors à l'enfance, aux personnages qui l'ont peuplée, à la guerre et aux échos qu'elle en a progressivement recueillis au long des années qui passèrent, jusqu'à cet événement décisif que fut le visionnement du film de Claude Lanzmann, *Shoah*, à la suite duquel «L'effusion d'une promesse réparatrice fut irrésistible. Et c'est ainsi -précise-t-elle- que je fis vœu d'écriture⁵». La solennité de l'engagement était à la mesure de l'ébranlement causé par les images du cinéaste⁶ et de l'enjeu immense qu'elles délimitaient : «Grâce soit rendue à Lanzmann pour ces larmes qu'il nous restitue, et sans lesquelles toute pensée politique finira par mourir⁷».

La part du *don* dans l'économie des gestes consentis par *Exercices de mémoire* paraît déterminante. Elle permet d'observer comment la pensée se soumet, d'une part, à l'*obligation de recevoir*, c'est-à-dire, ici de *lire*. Obligation conçue non pas, simplement, comme la convocation, au lieu où leur rappel s'impose, de ces lectures qui soutiennent le travail de la réflexion (le *Mein Kampf*, de Hitler, *L'être et le temps* ainsi et

5. *Exercices de mémoire*, Paris, Grasset, 1992, p. 128. Les références à ce livre s'indiqueront pour la suite ainsi : *EM*, suivi du numéro de la page. Les références à *Origines*, paru chez Grasset, à Paris, en 1988, s'indiqueront ainsi : *O*, suivi de numéro de la page.

6. «Plus je considère la promesse sans visage que m'ont arrachée les larmes de *Shoah*, plus je sens qu'elle a voulu faire événement. Marquer une rupture entre un avant et un après. Un avant-*Shoah*, un après-*Shoah*. Sanctionner un temps révolu par l'engagement dans un autre temps». (*EM*, p. 62)

7. *EM*, p. 232.

certaines autres textes de Heidegger, *À l'ouest rien de nouveau* de E.M. Remarque, etc) : mais obligation comprise comme effort pour rester attaché aussi longtemps qu'il est possible à ce qui a entraîné la promesse : «les larmes et les trains». Car c'est l'*écriture* même du désastre qui aura été remarquée dans ces images de Lanzmann où la composition cinématographique désignait comment toute une culture avait décidé de précipiter l'histoire vers sa fin :

Et ce qui donc m'apparut d'abord au cours de la projection de *Shoah*, ce fut cet élément de fiction que Lanzmann y a justement introduit entre les différents témoignages : passages de trains sans fenêtres, scandant la mémoire; trains-traites d'union de l'horreur, images insistantes, implacables de la puissance déployée d'un Occident en délire⁸.

Cette symbolique du train (du convoi, du wagon, du rail, de la ligne, de la station, etc) marque le livre entier et il y aurait beaucoup à dire sur ce qu'elle représente pour l'ensemble de l'œuvre d'Annie Leclerc. Elle fait intervenir cette image obsédante du progrès et de la destruction : image d'abord de cette volonté «moderne», mais aussi beaucoup plus ancienne, d'unifier le monde en complexifiant le réseau des voies d'échanges et de communication; mais image aussi de la fureur aveugle et destructrice d'une culture dévorée par sa propre puissance: «Le dieu de l'Occident c'est le feu. Le brasier de la forge, la flamme du savoir, le feu dévastateur, le feu purificateur, brûlant le regard et brûlant la pensée...⁹» Penser le politique revient alors à pratiquer une ouverture dans le mur de l'oubli et des représentations toutes faites, à arracher le «blindage» qui divise la pensée pour jeter un peu de lumière sur les «raisons» de tout ce délire. Pour s'approcher de l'enfer c'est-à-dire s'engager en direction des origines de la violence, il faut en appeler au courage des larmes : «Remonter le cours de cette

8. *EM*, p. 19.

9. *EM*, p. 138.

eau extrême, juste avant qu'elle ne soit tarie... Chance unique d'un passage vers le lointain repoussé aux confins inaccessibles de la mémoire. Petite brèche ouverte où me faufiler¹⁰».

Une telle entreprise ne souscrit plus uniquement à l'ordre du cumul que le travail de la connaissance permet de consolider : «Que puis-je gagner à vouloir m'avancer dans cette nuit d'après la mort? Cette invisibilité de la violence? Que cherche celui qui cherche? le pardon ou le châtement? l'oubli ou la mémoire? La lumière, dit-on...¹¹». En jurant de ne pas oublier ce qui s'est passé, Annie Leclerc s'est ainsi soumise à l'*obligation de donner*, c'est-à-dire de *parler* au sens où, comme toute décision de promettre y contraint, on engage sa parole en n'en maîtrisant plus toutefois les effets : «J'ai promis... A moi seule sans doute. Mais c'est une parole impossible à reprendre¹²». L'autorité dont on se crédite, en promettant, de pouvoir parler introduit dans la parole cette distance, cet espacement de soi à soi où vient s'inscrire la trace de l'autre et l'obligation de répondre à son silence. La promesse *me* lie en me destituant du pouvoir de reprendre ma parole puisque la trahir témoignerait non de quelque maîtrise mais bien plutôt de mon impuissance et que, la donnant, je me rends responsable d'autrui! Cela signifie qu'il fallait re-donner la parole à tous ceux que l'on a fait taire et prêter sa voix aux survivants qui, «repris par leur mémoire, avaient pleuré un chagrin qui ne pouvait pas finir¹³».

Penser le politique en s'obligeant ainsi envers celui qui «*cède* aux larmes, épuisé, vaincu, comme à jamais cloîtré au fond de sa mémoire aphone...¹⁴», comme rendu à la plus fondamentale des solitudes, c'est tenter d'envisager comment se construit le lien social avant qu'il ne soit reconduit au jeu de la *demande* et des forces potentiellement en lutte; c'est rappeler que la signification de tout rapport social doit être comprise à partir de la manière dont se noue — ou peut tragiquement se

10. *EM*, p. 190.

11. *EM*, p. 205-206.

12. *EM*, p. 8.

13. *EM*, p. 14.

14. *Ibid.*

dénouer — la reconnaissance première de l'humanité de l'autre :

Ce qui me fait sans doute pleurer le plus c'est qu'il ne me demande rien celui qui pleure ainsi. Il n'attend rien de moi ni de personne. Il est seul. Et pourtant, quoiqu'il ne veuille pas, puisqu'il ne veut plus rien, voilà que ses larmes passant par mes yeux, devenant mes larmes, implorent... Quelque percée hors de cette solitude, la fin d'un abandon aussi profond, le partage d'une mémoire que, seul, on ne peut endurer...¹⁵

S'engager sur les chemins de la mémoire guidé par un tel souci oblige, par conséquent, à dénoncer l'illusion d'un commencement simple et d'une responsabilité restreinte. *Exercices de mémoire* montre que si penser le nazisme rend nécessaire d'interroger «la culpabilité allemande», pour reprendre le titre d'un livre connu de Karl Jaspers, l'enquête sur le lien social et sur ce que la barbarie du siècle nous a révélé à cet égard, ne saurait s'y ramener. Impossible d'avancer sans que ne soit aussi reconsidérée la réflexion que la tradition occidentale lui a réservée jusqu'ici. Il s'agit alors d'aborder le problème du lien social comme une question d'ensemble surgie, à notre époque, avec toute la radicalité du déploiement à vaste échelle de puissances impersonnelles nous précipitant dans une ère n'appartenant plus aux mesures jusqu'ici admises de l'histoire.

Car c'est bien cette liaison même que la destruction des Juifs d'Europe est venue rompre et dont nous avons à nous remettre, si cela se peut...Exigence ultime du don: «après *Shoah*, rendre grâce ou plutôt rendre trace de ce qui fut là donné, obscurément, immensément¹⁶». Donner, recevoir, rendre : lire l'écriture du désastre, prêter sa voix aux survivants dont la parole s'est brisée, étranglée et écrire à la fois pour que la mémoire de cette tragédie n'achève pas de nous désespérer et pour que soit néanmoins entendue l'appel des larmes. Car elles coulent «d'une source si lointaine qu'on les dirait venues,

15. *Ibid.*

16. *EM*, p. 16.

survenues, d'un monde bien plus profond que celui de la haine et de la violence, et dont elles témoignent soudain si évidemment qu'elles en font anticiper la venue...¹⁷». Philosopher, en ce sens, ne peut signifier que porter «la promesse encore ineffable d'un secret au-delà du miroir¹⁸», s'il est vrai que la philosophie est une intrigue nouée autour de la *croyance* c'est-à-dire une affirmation dont nous détournent tant de faux-semblants, mais qui est aussi profonde que la vie. Il arrive à Annie Leclerc d'en parler comme ce qui se dit au fond de soi et au fond de chacun et qu'il faut entendre si l'on veut «suivre la trace inaccomplie de nos origines». Voilà pourquoi philosopher, c'est consentir, à l'encontre des forces nombreuses qui s'y opposent, à «dire ce qu'on *croit* absolument, tragiquement si l'on veut puisque c'est sans preuve : *il y a de l'humaine vérité*¹⁹».

Exercices de mémoire réaffirme cette exigence morale de la réciprocité que la barbarie a niée dramatiquement à notre époque. L'écriture est frappée au coin de la *dette* : elle parle la langue de la réparation, du partage, du devoir de vérité, etc. Or cet humanisme apparent, on le sait, a ses limites. La difficulté ne se repère pas dans l'altruisme qui s'en dégage et qui paraît à plusieurs totalement insuffisant pour répondre à la tragédie de notre temps. Elle concerne la conception de l'intersubjectivité qu'on y retrouve et qui ne permet pas d'aborder pour lui-même le problème du lien social. C'est pour cette raison qu'Annie Leclerc entreprend de retourner prudemment, mais fermement toute cette perspective morale en la radicalisant. En effet, l'obligation de «rendre trace» du drame à laquelle la reconduit l'économie du don déployée dans *Exercices de mémoire* rend nécessaire l'expression d'une liberté si essentielle qu'elle en vient à ébranler le sujet de l'écriture au moment même où il se réclame de la plus haute responsabilité : «C'étaient des larmes étranges, venues de bien plus loin que moi...²⁰». Et pour répondre à leur «supplique infinie» il fallait plus que d'autres larmes, bien plus qu'un silence respectueux :

17. *EM*, p. 239.

18. *EM*, p. 230.

19. *O*, p. 191.

20. *EM*, p. 13.

Se taire sur ce chapitre en effet inouï, se taire à jamais serait plus juste... Se taire, un point c'est tout; plutôt que d'annoncer des bribes de phrase, de balbutier des fragments de pensée qui peut-être n'intéressent personne...(...)Et pourtant...Qui veillera à ce que ce silence jamais ne se confonde, ni ne se mêle, à celui de l'oubli²¹?

La morale, ultimement, est affaire de décision : c'est pourquoi, souvent, elle parle ce langage de la volonté qu'accueille *Exercices de mémoire* avec ses prudentes formules d'espoir, ses affirmations répétées de nécessaire fidélité à l'engagement initial, etc. Mais ces appels ne cessent de nous redire devant quel enjeu d'interprétation se trouve placée la pensée confrontée au silence des larmes. Si la mémoire du désastre doit être renouvelée, c'est que le silence de ceux qui sont revenus de l'enfer n'est pas le mutisme — encore que la barbarie puisse évidemment produire un tel effet — et que le danger est de le confondre avec l'oubli, l'indifférence ou l'ingratitude. Tel est le lien qui unit la promesse «faite à soi» de ne pas oublier et le vœu d'écriture; telle est la nécessité au principe du don, de ce geste impossible à achever mais néanmoins incontournable :

La promesse est folle, se connaît comme folle. On ne fait pas tout. On oublie même qu'on avait promis. A vrai dire on ne fait guère plus que formuler la promesse et faute de pouvoir la graver, ineffaçable, dans la pierre, on l'écrit, noir sur blanc, sur la feuille volage. Faute de sceller le serment de son sang, on signe de son nom, moi, untel, ici, à cette heure, promets de, et à jamais... Écrire ne ferait-il que réitérer la promesse, la poursuivre, la pousser devant soi sans jamais parvenir à la rejoindre? Mais que te donnerai-je, sinon ce bout de mémoire poursuivi, moi qui ne possède rien que cette vie qu'on t'a prise²²?

L'espace du livre ne peut préserver à jamais de l'oubli, il serait fou de le croire : mais il peut donner à la mémoire et à la pensée une chance de se prolonger.

Il y a là une autre folie, une décision, certes, hantée par l'image d'une trace permanente, mais qui ne porte pas cette

21. *EM*, p. 198.

22. *EM*, p. 224-225.

volonté de totalisation qu'Annie Leclerc place d'ailleurs au principe même de la destructivité que l'Occident a retournée contre soi. Or c'est précisément en mettant en jeu «sa» mémoire, en entretenant mémoire collective et réminiscence personnelle qu'elle parvient, je l'ai laissé entrevoir déjà, à lier la barbarie de notre époque à l'action d'une histoire plus ancienne, à toute une tradition de pensée dont la «langue secrète» doit désormais être déchiffrée : «J'ai promis d'entrer dans la question de l'oubli. Et non à la place des autres, mais de ma place à moi²³». Plus qu'un rappel historique, cette tâche prescrit essentiellement l'effort d'un vertigineux «retour à soi»²⁴. Et s'il ne faut pas «oublier de ne pas oublier de déchirer de temps en temps l'oubli²⁵», il reste à comprendre, dès lors que le devoir de mémoire se formule, pourquoi ce temps de rupture est venu.

2- GENÈSES

Comme Annie Leclerc, je crois qu'un texte ne se sépare pas de ses actes de naissance. «Qui es-tu, toi, pour rencontrer un tel chagrin²⁶?» Cette question *me* revient, non pas uniquement parce que les *Exercices de mémoire* d'Annie Leclerc l'adressent au lecteur, mais parce que nul ne saurait approcher l'événement du désastre sans être requis par la mémoire qu'il en possède, sans entrevoir tout ce qu'il doit au malheur impénétrable qui l'a précédé. Je ne saurais retracer aucun de ces souvenirs que seuls les témoins du drame peuvent en rapporter. Né après la guerre, habitant un continent que la destruction n'avait pas ravagé et ayant vécu les débuts de mon existence à une époque où l'histoire empruntait une direction largement établie par la défaite du nazisme, la mémoire du cataclysme dont j'ai hérité fut le produit de l'après-coup, de ce moment qui devait être, pour plusieurs, celui du soulagement. Et pourtant, cet événement est venu se loger de diverses façons au cœur de mon expérience, il n'a pas cessé de tirer vers leur dehors les quelques réflexions

23. *EM*, p. 16.

24. Sur le travail du philosophe conçu comme «retour à soi», voir le paragraphe 292 du *Par-delà bien et mal* de Nietzsche.

25. *EM*, p. 66.

26. *EM*, p. 123.

en matière de morale et de politique auxquelles je me suis risqué, ni d'inquiéter les maigres certitudes nourrissant mes espoirs. Les chemins de la mémoire que la lecture d'Annie Leclerc invite à parcourir m'ont conduit, au moment d'écrire le texte que je livre ici au lecteur, en un lieu d'appels et de rappels aux bords si nombreux que je ne saurais les replier pour définir une genèse, un contexte aisément délimitable. Il faut pourtant avancer dans ce labyrinthe, en suivant le fil des mots. «On perd son sang, mais on reçoit ses larmes²⁷», écrit dramatiquement Annie Leclerc. Celles que continue de m'arracher la mémoire du désastre ont de nombreuses provenances : mais il en est une qui mérite d'être signalée ici car elle ajoute à l'écriture un effet de cadre que je tenterai de redéployer en me rapprochant ici d'une parole et, on le verra plus loin, d'une lecture.

Ces pages consacrées aux Exercices de *mémoire* d'Annie Leclerc, en effet, constituent une lettre ou plutôt un fragment important d'une lettre que j'adresse à un destinataire dont je dirai simplement qu'il est juif et a survécu aux exactions des nazis. Le moment n'est pas encore venu de tracer l'histoire de notre rencontre ni d'évoquer le contenu de nos échanges. Mais ce dialogue engagé depuis un certain temps a marqué tout le rapport qui me liait jusqu'alors au drame inspirant la réflexion d'Annie Leclerc ainsi que ma lecture de son œuvre, il va sans dire. J'ai souvent regretté que ces entretiens n'aient pu être intégralement retranscrits pour que rien ne se perde de leur intensité ni de leur étrange beauté : pour que les souvenirs intolérables de la barbarie qui me furent alors confiés s'ajoutent aux témoignages déjà connus. L'écriture n'a pourtant pas été absente de ces conversations. Au cours de nos rencontres, nous avons échangé des papiers de toute sorte et de toute facture : souvent des copies de passages repris à nos lectures, parfois des brouillons de lettres que nous avons entrepris d'écrire. Plus rarement, nous avons parlé des lettres que nous nous étions fait parvenir par la poste. Il y a donc quelques traces écrites de nos propos et elles continuent de s'accumuler

27. EM, p. 141.

(quelques jours avant d'écrire ces pages me parvenait un mot auquel je me dois de répondre...).

Mais le rêve d'une archive qui aurait pu conserver l'intégralité de nos paroles traduit une aspiration ancienne dont Annie Leclerc parle ainsi dans *Origines* alors qu'elle analyse une des plus puissantes motivations ayant conduit sa lecture de Rousseau et nourri son désir d'écrire sur son œuvre :

Mais tu vois, Jean-Jacques, je me dis qu'il en est peut-être toujours ainsi. Que chaque livre, parmi même les plus beaux, est né, faute de mieux et en désespoir de cause, à la place d'un autre, d'un livre impossible à rejoindre...Même pour toi cela est vrai. Derrière tous tes écrits, les théoriques, les auto-biographiques, les romanesques, j'ai toujours senti qu'il y avait un autre livre, que tu n'étais pas, même toi, parvenu à écrire, à recopier. C'est ce livre-là, celui que je déchiffrais en transparence des tiens, que j'aurais voulu attraper, recopier en lettres d'or afin qu'il ne s'oublie jamais, ce doit être celui que tu appelles le grand livre de la Nature...Quelle ambition démesurée et folle...²⁸

L'impossibilité de recopier le Livre n'est pas l'impossibilité d'écrire, mais sa source même. Elle est invitation à le déchiffrer et à en prolonger la mémoire par une écriture nouvelle, invitation à faire en sorte que la pensée soit reconduite à ses origines et à son engagement. D'une certaine manière, l'idée d'un «livre impossible à rejoindre» se profile toujours à l'horizon de la décision d'écrire : rien d'étonnant alors à ce que le savoir de cette impossibilité soit, dans *Origines*, intimement relié au motif de la promesse conçu comme engagement à briser l'oubli, à dénoncer une trahison, à conserver la mémoire²⁹. Bref, je crois qu'il y a des chemins de pensée dont on ne peut retrouver le

28. O, p. 15.

29. Défendre le nom est un motif annoncé dès le premier chapitre du livre. Ce n'est pas alors un hasard si, retraçant les origines de son «désir du livre», Annie Leclerc évoque le souvenir d'une émotion intense où les larmes furent à peine retenues (voir les pages 12 et 13; sur l'énonciation de la dette à acquitter envers Rousseau et de sa mémoire à préserver, voir les pages 99, 100, 134, 161, 195, 197, 198 et 226 notamment).

trajet qu'en écrivant en mémoire et à la mémoire de ceux qui nous auront encouragés, incités, priés, contraints, implorés, etc, à les parcourir. Un puissant désir de «réparation» peut, par conséquent, se nourrir de ces renvois entre paroles échangées, lectures et textes écrits qui nous devancent. Ce qu'Annie leclerc nous propose dans ses *Exercices de mémoire*, c'est de dissocier ce désir de la croyance naïve au sens et à sa possible totalisation.

3- LA CROYANCE ET LE DÉSASTRE

J'ai vu *Shoah*, j'ai entendu les témoignages des hommes qui avaient survécu, et c'est comme si je découvrais que j'avais toujours évité de penser à cela que je savais pourtant. Ce fut, cette fois, pour de bon, comme un déraillement de la croyance... Est-ce qu'on peut se remettre de ça? Il le faudra pourtant si on veut vivre encore... Relier le sens au sens. Changer d'aiguillage. Reprendre le train, le train commun, le train d'humanité... Ce à quoi je ne peux renoncer³⁰.

On voudrait inscrire le désastre dans l'ordre du sens : pour remplir la promesse de ne pas oublier — car c'est : «Ce qu'on oublie au premier chef : que l'oubli est disposition au crime³¹»; pour refuser de reléguer la tragédie à ce passé historique où s'accumulent les événements, rendus indistincts, perdant peu à peu leur importance au fur et à mesure où ils s'éloignent; pour maintenir vivante cette leçon : «le pire ne se déchaîne qu'avec le refus de penser, la cécité délibérée, la surdité volontaire, bref l'oubli même de ce qui arrive au moment où ça arrive³²». Comment laisserait-on s'échapper l'espoir que «la mémoire réveillée du génocide, la compréhension de ce qui l'a autorisé» pourront suffire «à empêcher la reproduction d'un tel désastre³³»? Comment avancer sans la conviction qu'on peut toujours enchaîner un sens au sens, que la bonté et la méchanceté permettent sans hésitation de départager les hommes et que la

30. *EM*, p. 11.

31. *EM*, p. 137.

32. *EM*, p. 30.

33. *Ibid.*

mémoire s'oppose à l'oubli en ce que la vie est toujours du côté de la première et la mort, du côté de la seconde?

Et pourtant, avant de métaphoriser l'ordre du sens et du temps qui passe, cette image du train, omniprésente dans *Exercices de mémoire*, inscrit l'oubli comme possibilité même de la vie et fondement de la conscience :

Le train, ardeur forte et généreuse, le train, puissante
ligature de la conscience à tout ce qui est, du mouvement
à la permanence, du spectacle défilé au déploiement
rythmé du fracas sonore, engin incomparable de l'échange
et du passage...³⁴.

Cette puissance de lier et de rendre présent à ce qui surgit, Annie Leclerc explique qu'elle s'est inventée, dans l'histoire de son expérience, «au feston sonore du train», sous le coup d'une modulation et d'un rythme excitant l'éveil, «le désir de savoir, de lier le neuf surgi³⁵». Pas de mémoire, par conséquent, sans que le corps ne soit jeté dans l'extériorité du monde en même temps que «le choc ravi de la présence entérine l'oubli³⁶» sans lequel la souffrance ou la détresse ne disparaîtrait jamais. L'exemple du nouveau-né s'impose ici à la réflexion :

Le nouveau-né accoste, roué, rompu, au premier délice nu,
celui de ne pas souffrir, il ouvre les mains dans la lumière,
il s'éveille dans le déploiement martelé de la trace sonore.
Première extase de l'oubli³⁷.

Il n'est donc pas sûr que le désastre ne soit que l'oubli, comme il n'est pas certain que celui-ci soit toujours du côté de la mort: à vrai dire, tout laisse croire que sans l'oubli, la vie même ne serait pas possible. Comment se fait-il alors que l'on puisse parler de «l'air embaumé de la croyance et de l'oubli?» Comment peuvent-ils se constituer comme voies de passage vers le néant ou le désastre? Répondre à ces questions exige que soit examiné l'ordre de la croyance pour comprendre le mécanisme de sa perpétuelle réinvention sous l'espèce du *dogme* et de la

34. *EM*, p. 44.

35. *EM*, p. 48.

36. *EM*, p. 49

37. *Ibid.*

fausse promesse de vie. Cela revient, après avoir noté comment l'oubli pouvait s'affirmer telle une force de vie, à saisir comment il peut se transformer en puissante dénégation de la vérité et force de destructivité.

«Il y a un désastre dont on n'arrive pas à se remettre. Qu'un train, qu'un homme puisse en cacher un autre. Que le train, ni l'homme ne soient ce qu'on avait cru³⁸». Avant d'adopter la forme — disons «adulte» — de l'agression, le désastre se fait «insidieusement» au royaume de l'enfance en ce point où croyance et oubli nouent de singuliers rapports. Faisant retour à un épisode particulièrement terrifiant des premières années de sa vie où elle fut témoin de la mise à mort d'un animal, Annie Leclerc montre que la croyance s'installe au lieu même où l'incroyable surgit, c'est-à-dire là où l'insupportable exige l'oubli. Vient donc le moment où l'enfance prend fin : vient un jour, une heure, où l'enfant (chaque enfant? depuis toujours?) est expulsé de son enfance. Or ce n'est pas le seul spectacle de la cruauté qui rend possible cette rupture, mais la passion qui s'en dégage :

Ce que j'entends, ce que je comprends sans pouvoir rien comprendre à cela, c'est que loin d'être indifférents ou insensibles à la souffrance de l'animal, ils s'en regorgent, ils la dégorgent. Elle les transporte, les excite, les bouleverse, les déborde, les terrifie. C'est une exaltation de cruauté qu'arrache d'eux l'atroce agonie de la bête³⁹.

Que les hommes fassent souffrir sans tenir compte, apparemment, du mal que causent leurs actes, c'est là une donnée ancienne de l'histoire humaine que chaque être finit par connaître. Mais il découvre alors que les hommes se détournent de ce qu'ils font parce qu'ils refusent de reconnaître leur passion à exercer une telle cruauté. Voilà ce qui est inadmissible et qui explique pourquoi l'on s'empresse de recouvrir par l'oubli la destructivité dont on est capable. L'oubli qui dissimule ce qui est insupportable masque en même temps le jeu pervers avec la cruauté. Du coup se voit mieux compris le malaise ressenti quand se déchire le voile de l'oubli : l'on s'étonne alors de

38. *EM*, p. 47.

39. *EM*, p. 70.

pouvoir continuer à vivre devant ce qui meurt, de surmonter une telle épreuve nous ayant conduits à «mourir sans mourir, sur place et pour toujours⁴⁰».

Pour toujours? Le travail de l'oubli, tel qu'Annie Leclerc le situe ici en rapport avec le jeu de la cruauté et de la croyance, vise bien à servir la vie : mais cette fois, il y parvient non en créant une place pour la nouveauté, mais en détournant la pensée d'une souffrance par ailleurs éprouvée comme une marque ineffaçable pour l'âme, comme une écriture gravée dans le corps de mémoire :

La mort du cochon un jour d'été a tatoué en moi un savoir simple mais si terrible que je n'ose le considérer de face : il ne peut rien arriver de pire que d'être abandonné de tous, jeté seul au bord des cieux vides, seul, seul, sans une main sans une voix, sans un regard, seul...⁴¹

Ce qui fait le désastre c'est donc, à n'en pas douter, la souffrance infligée : et il fait «sens» de vouloir l'oublier. Mais Annie Leclerc nous invite à considérer que cette insensibilité s'appuie sur la dénégation de ce que l'on connaît de cette cruauté et que l'enfant peut même «reconnaître», déjà, sans pour autant l'avoir connu :

L'horreur de la mort du cochon c'est l'horreur des hommes acharnés à sa mort atroce, c'est l'horreur de l'enfant découvrant au fond de lui la fureur cruelle, la débauche de haine, l'innommé dans l'homme et qu'il reconnaît pourtant immédiatement sans l'avoir jamais connu⁴².

L'énigme de cette transmission constitue le «fond» du désastre, sa vérité en quelque sorte interdite et dont l'approche engendre «la dispersion du sens, et à travers elle le surgissement d'un autre sens, terrible, encore irréprésentable...⁴³»

Or cette vérité concerne ce trait fondamental de la souveraineté des hommes qui les convainc de prêter le visage de la justice à leur violence :

40. *Ibid.*

41. *EM*, p. 69.

42. *EM*, p. 67.

43. *EM*, p. 70.

Ils veulent pouvoir être bons et méchants. Souverainement. Bons, sans conteste possible. Et méchants en toute impunité. Sans que cela se remarque. Ne se montrant cruels qu'envers les méchants déclarés, patentés; non pas méchants donc, mais justes. C'est-à-dire toujours bons⁴⁴.

Ce qu'il y a de désastreux dans le désastre, ce qui fait vaciller le sens et «dérailler» la croyance, c'est évidemment de découvrir qu'on avait *cru*, c'est-à-dire que l'on avait prêté foi aux mensonges de la morale (comprise ici comme une des formes du mécanisme de consolidation du lien social) et que l'on ne pourra plus désormais lier sa confiance à un vaste ensemble de représentations ayant eu pour effet de reconduire la violence de nombreuses pratiques. Mais il y a plus : le désastre est aussi ce mouvement de la pensée forcée de reconnaître que cette «décroyance» dont elle subit le choc est aussi vieille que la croyance elle-même, qu'elle en est, depuis les plus lointaines origines, le moteur et sa douleur secrète :

Mais le déchirement de la croyance, cette mort si languissante de ne pas mourir, cette humiliation d'apprendre, à l'instant où l'on finit de croire, ce qu'on croyait, bref cette *decroyance* soudaine cause une douleur qui dans l'ombre cherche sa vengeance, son déplacement, sa réparation...⁴⁵.

Le désastre s'explique donc essentiellement comme une double trahison inscrite par le geste qui métamorphose la croyance en dogme : c'est, d'une part, le refus de voir que la croyance est sans fondement parce qu'elle est la vie naissant de sa fragilité même; et c'est, d'autre part, cette torsion dans l'ordre de la représentation par où l'on fait de la finitude humaine un manque, un échec, une injustice, etc. C'est ainsi qu'une forme de vie cherche à s'édifier sur la vengeance et que l'on n'arrive plus à voir comment la violence, souvent, repose sur une souffrance que l'on veut faire expier à l'autre. On comprend alors aisément l'affirmation suivante :

44. EM, p. 78.

45. EM, p. 76-77.

Ce que les hommes pleurent dans *Shoah*, ce qu'on pleure avec eux, c'est au cœur de soi-même la plus grande trahison. Un chagrin inconsolable. Car ce n'est ni la terre, ni le ciel, ni le destin, ni les dieux qui ont trahi les hommes. Ce sont les hommes eux-mêmes⁴⁶.

Ce qu'Annie Leclerc analyse donc sous le nom de désastre, c'est d'abord cet abandon originaire créant la fiction d'une origine à retrouver, d'un passé à recouvrer ou d'un idéal à faire vivre au prix de la vengeance... Il y a lieu de se demander, comme elle le fait, si cette fiction n'est pas contemporaine de l'entrée même dans la vie; mais tout laisse croire qu'il s'agit là de la condition première qui permettra de faire de la croyance un dogme avec toute la charge d'aveuglement que l'on sait. En ce sens, la croyance est toujours croyance à l'origine : elle agit tel un aiguillon qui nous la présente comme indivise, perdue et à reposséder. Or ce désir de l'origine a tout au long de notre histoire fourni à la connaissance et à l'action une motivation puissante qu'Annie Leclerc associe au *Sehnsucht* de la culture allemande, à ce que l'on traduit par *Nostalgie* : «On se languit de connaître ce dont on se languit, de savoir ce qu'on sait, de partir au plus loin pour rejoindre ce dont on s'est éloigné...⁴⁷». Une telle aspiration peut inviter à la promesse ou disposer au malheur. Elle engage à la plus haute responsabilité quand elle reconduit le désir de l'origine à un dire plus essentiel :

...ce désir de refaire le chemin avec les mots, de comprendre ce qui s'est passé, ce qui s'est perdu, défait, dissous, ce qui s'est fabriqué contre le désastre, la ruine des croyances d'enfance...Mais non pas pour revivre en ces temps révolus. Il s'agit d'arracher, par le récit des épreuves, au désir, son secret. Mais non pas le secret de *mon* désir, le secret du désir lui-même⁴⁸.

46. EM, p. 37.

47. EM, p. 101.

48. EM, p. 102.

Mais la nostalgie prépare la barbarie quand elle entretient le fantasme que l'origine peut et doit être restaurée et que les forces, c'est-à-dire les hommes qui nous en ont prétendument éloigné doivent être éliminés sans pitié. Il y a là le fantasme d'un recommencement radical où les ratés de la pensée et de l'action pourraient être effacés :

Sans cette langue secrète de l'Occident — le *Sehnsucht* — cette langue de poètes, de philosophes, de musiciens, on ne peut rien comprendre aux croix gammées, au sang et à la mort brandis sur leurs emblèmes, et qui emportent les blonds Germains coiffés d'Aurore (*mehr Licht, mehr Licht...*) au massacre impitoyable de l'autre humanité têtue, mais sans prétention à la maîtrise de l'univers, incroyablement résistante, sans État, sans armée, traversant les siècles, les continents, les exils, les brimades, les pogroms... Le nazisme n'est pas un système politique, c'est une extrême fureur de la pensée qui prétend accomplir les fins dernières de l'Homme, sauver la mise de l'Occident⁴⁹.

Le nihilisme veut en finir avec le désespoir au fondement de toute croyance parce qu'il en fait une objection insurmontable contre la vie : et pour y parvenir, il demande de croire aux Solutions finales...

4- LE MOT DE LA FIN

Je crois comprendre ceux qui se sont tus, ceux qui ont déposé leur silence dans celui de leurs morts, ou dans celui de Dieu. Car Dieu lui aussi s'est tu quand tout cela est arrivé. Qu'on veuille accorder son silence à l'immensité de Sa parole absente, cela se comprend... Et pourtant...⁵⁰.

Le silence de Dieu : voilà, me semble-t-il, ce qu'il ne faut pas chercher à interpréter : même s'il s'agit de tenir la promesse de ne pas oublier à laquelle Annie Leclerc a voulu donner un visage. Aucune croyance ne remplit pour moi ce silence: je veux dire qu'aucun des *dogmes* dont plusieurs se réclament ne peut lui être substitué... Cette absence de parole pourrait peut-être s'interpréter comme une question posée à notre cruauté. Car à

49. *EM*, p. 170.

50. *EM*, p. 198.

chaque fois que nous l'avons accueillie comme un refus de répondre, nous avons préparé la vengeance. Cette absence ne doit surtout pas nous détourner du silence des disparus et de ceux qui restent murés dans leur mémoire. Certes, il s'agit là d'une histoire, Elie Wiesel nous le disait, «trop vaste pour être incluse dans un livre», une tragédie sans fond que la mémoire ne saurait recouvrer entièrement. Il suffira pourtant d'un épisode pour que soient représentés «mille épisodes»... Voici l'un d'entre eux : je ne puis que le donner à lire (ou à relire, puisqu'il est possible et même probable qu'on le connaisse déjà) à ceux qui veulent «rendre trace» et à celui dont je garde le nom...

Après Auschwitz, le camp de concentration de Buna... Parce qu'il a tenté de voler de la soupe, un prisonnier a été pendu. «Puis le camp tout entier, bloc après bloc, dut défiler devant le pendu et fixer les yeux éteints du mort... Les kapos et les chefs du bloc obligeaient chacun à regarder ce visage bien en face».

J'ai vu d'autres pendaions. Je n'ai jamais vu un seul de ces condamnés pleurer. Il y avait longtemps que ces corps desséchés avaient oublié la saveur amère des larmes. Sauf une fois. L'*Oberkapo* du 52^e kommando des câbles était un Hollandais : un géant, dépassant deux mètres. Sept cents détenus travaillaient sous ses ordres et tous l'aimaient comme un frère. Jamais personne n'avait reçu une gifle de sa main, une injure de sa bouche. Il avait à son service un jeune enfant, un *pipel* comme on les appelait. Un enfant au visage fin et beau, incroyable dans ce camp. (A Buna, on haïssait les *pipel* : ils se montraient souvent plus cruels que les adultes. J'ai vu un jour l'un d'eux âgé de treize ans, battre son père parce que celui-ci n'avait pas bien fait son lit. Comme le vieux pleurait doucement, l'autre hurlait : «Si tu ne cesses pas de pleurer tout de suite, je ne t'apporterai plus de pain. Compris?» Mais le petit serviteur du Hollandais était adoré de tous. Il avait le visage d'un ange malheureux.) Un jour, la centrale électrique de Buna sauta. Appelée sur les lieux, la Gestapo conclut à un sabotage. On découvrit une piste. Elle aboutissait au bloc de l'*Oberkapo* hollandais. Et là, on découvrit, après une

fouille, une quantité importante d'armes! L'*Oberkapo* fut arrêté sur-le-champ. Il fut torturé des semaines durant, mais en vain. Il ne livra aucun nom. Il fut transféré à Auschwitz. On n'en entendit plus parler. Mais son petit *pipel* était resté au camp, au cachot. Mis également à la torture, il resta, lui aussi, muet. Les S.S. le condamnèrent alors à mort, ainsi que deux autres détenus chez qui on avait découvert des armes. Un jour que nous revenions du travail, nous vîmes trois potences dressées sur la place d'appel, trois corbeaux noirs. Appel. Les S.S. autour de nous, les mitrailleuses braquées: la cérémonie traditionnelle. Trois condamnés enchaînés - et parmi eux, le petit *pipel*, l'ange aux yeux tristes. Les S.S. paraissaient plus préoccupés, plus inquiets que de coutume. Pendre un gosse devant des milliers de spectateurs n'était pas une petite affaire. Le chef du camp lut le verdict. Tous les yeux étaient fixés sur l'enfant. Il était livide, presque calme, se mordant les lèvres. L'ombre de la potence le recouvrait. Le *Lagerkapo* refusa cette fois de servir de bourreau. Trois S.S. le remplacèrent. Les trois condamnés montèrent ensemble sur leurs chaises. Les trois cous furent introduits en même temps dans les nœuds coulants. -Vive la liberté! crièrent les deux adultes. Le petit, lui, se taisait. Où est le bon Dieu, où est-il? demanda quelqu'un derrière moi. Sur un signe du chef de camp, les trois chaises basculèrent. Silence absolu dans tout le camp. À l'horizon, le soleil se couchait. Découvrez-vous! hurla le chef du camp. Sa voix était rauque. Quant à nous, nous pleurions. Couvrez-vous! Puis commença le défilé. Les deux adultes ne vivaient plus. Leur langue pendait, grossie, bleutée. Mais la troisième corde n'était pas immobile : si léger, l'enfant vivait encore... Plus d'une demi-heure il resta ainsi, à lutter entre la vie et la mort, agonisant sous nos yeux. Et nous devions le regarder bien en face. Il était encore vivant lorsque je passai devant lui. Sa langue était encore rouge, ses yeux pas encore éteints. Derrière moi, j'entendis le même homme demander : - Où donc est Dieu? Et je sentais en moi une voix qui lui répondait : - Où il est? Le voici - il est pendu ici, à cette potence... Ce soir-là, la soupe avait un goût de cadavre. (Elie Wiesel, *La nuit*)

François Leroux
Département de philosophie
Collège Edouard-Montpetit